Médiévales

Langues, Textes, Histoire

72 | printemps 2017

Roman du Genji et société aristocratique au Japon

L'éducation des filles dans la société aristocratique de l'époque de Heian

The Girls' Education in the Aristocratic Society of the Heian Period

Sanae Fukutô

Traducteur : Jacqueline Pigeot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/8059>

DOI : 10.4000/medievales.8059

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 22 juin 2017

Pagination : 57-72

ISBN : 978-2-84292-612-0

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Sanae Fukutô, « L'éducation des filles dans la société aristocratique de l'époque de Heian », *Médiévales* [En ligne], 72 | printemps 2017, mis en ligne le 28 février 2019, consulté le 15 février 2023. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/8059> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.8059>

Tous droits réservés

Fukutô Sanae

L'éducation des filles dans la société aristocratique de l'époque de Heian

On estime que c'est vers le IX^e siècle que se construisit au Japon une différenciation des genres, asymétrique et discriminatoire. Depuis le règne de l'impératrice Suiko, à la fin du VI^e siècle, jusqu'à celui de l'impératrice Shôtoku, à la fin du VIII^e, c'est-à-dire durant environ deux cents ans, la fonction impériale (*tennô* ou, jusqu'à la fin du VII^e siècle, *taiô*) fut exercée à peu près à part égale par les hommes et par les femmes, qu'il s'agisse du nombre des souverains ou de la durée des règnes. Au sommet de l'État, on n'était pas éloigné de l'égalité. Mais lorsque, vers la fin du VII^e siècle, furent importés de la Chine des Tang les Codes qui faisaient des fonctionnaires masculins les détenteurs presque exclusifs du pouvoir politique et que fut mise en place une législation qui reprenait les Codes à 90 %, les femmes furent peu à peu écartées de la sphère du politique. Cependant, au VIII^e siècle, à l'époque dite de Nara, les femmes qui exerçaient certaines fonctions auprès de l'impératrice (à la « cour de derrière ») étaient investies d'un certain pouvoir, comme la *kura no kami* (chef de la Chancellerie privée qui avait la responsabilité des sceaux impériaux) ou la *naishi no kami* (directrice du Service intérieur qui faisait fonction de secrétaire et qui transmettait les ordres de l'empereur ou les requêtes des ministres). Ces postes étaient occupés par les épouses des personnages les plus puissants : étroitement liés à l'empereur, mari et femme exerçaient leur autorité et usaient de leur pouvoir politique.

Après qu'au début du IX^e siècle l'empereur retiré Heizei eut utilisé la dame Fujiwara no Kusuko, chef de la Chancellerie privée, pour fomenter un complot, l'empereur régnant Saga institua un responsable masculin du secrétariat, chef de la Chancellerie privée. Du fait de l'activité de ce dernier, les femmes attachées à l'impératrice furent peu à peu écartées des affaires politiques et leur rôle se limita à servir l'empereur dans sa vie privée. Cependant, lorsque des enfants furent mis sur le trône au IX^e siècle,

c'est l'impératrice mère (dite « mère du pays ») qui exerça le pouvoir, tandis que son père ou ses frères, promus régents ou grands chanceliers, avaient l'empereur sous leur tutelle. À partir du X^e siècle, ces derniers furent investis du pouvoir politique à la place de l'empereur, à titre de régents durant la minorité de l'empereur, puis, celui-ci parvenu à l'âge adulte, à titre de grands chanceliers. Mais c'est la « mère du pays », qui vivait avec eux au palais, qui exerçait la tutelle effective¹.

Sous le régime des Codes, bien que certaines mesures aient favorisé l'aristocratie de rang supérieur², les promotions se faisaient d'après une évaluation des services rendus dans l'exercice des fonctions. À partir du IX^e siècle, toutefois, ce système se sclérosa peu à peu et, grâce à la pratique de l'anoblissement des garçons lors de la célébration de leur majorité ou de l'autorisation accordée aux enfants d'accéder au palais, la haute aristocratie s'empara rapidement des rangs et des fonctions élevés qui, dans la réalité, devinrent progressivement héréditaires. Il en alla de même chez les fonctionnaires experts dans l'administration, nobles de rang moyen ou inférieur, dont les charges se transmirent aux enfants. Les fonctions devenaient une sorte de métier appartenant à la famille. C'est au XII^e siècle que ce système prend sa forme définitive : les familles de régents et de grands chanceliers – quelques branches des Fujiwara – étaient devenues les détentrices de ces fonctions, comme les Abe et les Kamo de celles de maîtres de la Voie du Yin et du Yang.

En raison de l'apparition de ce système familial, le souci fut d'assurer la filiation masculine. Cela conduisit à l'interdiction absolue faite aux épouses d'entretenir des relations sexuelles extraconjugales. En outre, eu égard notamment à la nécessité d'avoir des enfants, la polygamie devint la règle et, à l'époque du « gouvernement des empereurs retirés » (XII^e siècle), le régime habituel était celui d'une épouse et de plusieurs concubines. C'est l'une des raisons pour lesquelles les filles de la haute noblesse n'entrèrent plus au service des impératrices ni dans les grandes maisons en tant que dames de compagnie (*nyôbô*). Comme elles étaient écartées de la sphère politique, il leur était demandé de jouer un rôle dans l'administration de leur maison. De leur côté, les femmes de la petite noblesse servirent comme dames du palais à la cour ou dans les demeures princières, afin de favoriser la carrière de leur père, de leurs frères ou de leur époux³.

1. FUKUTÔ S., « Josei no ichi to sono hensen », dans *Furansu kara miru Nihon jendâ-shi — Kenryoku to josei hyôshô no Nichifutsu hikaku*, Tôkyô, 2007, p. 110-134.

2. Il s'agit par exemple du « rang obtenu par la protection d'un parent » (*on.i*). Voir IWAÔ S. et al. éd., *Dictionnaire historique du Japon*, Paris, 2002 (1^{re} publication : Tôkyô, 1963-1995). [N.D.T.]

3. Pour le développement ci-dessus, voir ÔGUCHI Y., NARITA R. et FUKUTÔ S. éd., *Shintaikei Nihonshi*, vol. 9, *Jendâ-shi (Histoire du genre)*, Tôkyô, 2014.

Dans la société de l'aristocratie de cour, où s'était mise en place une dissymétrie des genres discriminatoire, quelle était donc l'éducation donnée aux filles ? C'est ce que nous allons chercher à éclaircir à l'aide de documents historiques et littéraires.

Enfants de l'aristocratie et genre

À l'époque du *Genji monogatari* (le *Roman du Genji*), c'est-à-dire au milieu de l'époque de Heian (X^e-XI^e siècles), dans la famille impériale comme dans l'aristocratie, le traitement des filles et celui des garçons étaient, depuis la naissance, radicalement différents⁴. Tout d'abord, dès leur naissance et pendant sept jours, on baignait les nouveaux-nés rituellement (*oyudono no gi*) matin et soir ; mais, dans le cas des garçons, un docteur en lettres lisait pendant ce temps des ouvrages en chinois⁵. Ainsi, en Kankô 5 (1008), le 11^e jour du 9^e mois, à l'heure du Cheval (vers midi), l'impératrice Shôshi, fille de Fujiwara no Michinaga, mit au monde le deuxième fils de l'empereur Ichijô, le prince Atsuhira, et à l'heure du Coq (vers six heures du soir) on procéda à la cérémonie du premier bain. Voici ce que dit le *Murasaki Shikibu nikki* (*Journal de Murasaki Shikibu*) : « Le docte lecteur, le Secrétaire Référendaire Hironari, debout près de la balustrade, déclame un chapitre du *Shiji* (*Livre de l'Histoire*)⁶. » Les autres jours, on lut encore d'autres ouvrages, par exemple le *Xiaojing* (*Livre de la piété filiale*)⁷ ou le chapitre concernant le roi Wen dans le *Livre de l'Histoire*. Mais on n'effectua aucune lecture à la naissance de la petite princesse Teishi, fille de l'empereur Sanjô, mise au monde par la sœur de Shôshi, Kenshi, le 6^e jour du 7^e mois de Chôwa 2 (1013). Les filles n'étaient donc pas censées être initiées à leur naissance au confucianisme, matière obligatoire dans l'éducation des garçons car elle leur enseignait les principes de gouvernement.

Du troisième au neuvième jour à compter de celui de la naissance, les jours impairs, on organisait des banquets (dits *ubu-yashinai*)⁸. À chacun de ces jours, on célébrait le rite destiné à chasser les esprits mauvais (*meguri-gayu*). Lorsque l'enfant était un garçon, la personne préposée à cet office prononçait la formule suivante : « Il est ici un petit prince qui doit vivre longtemps, accéder à un poste élevé, devenir ministre et haut dignitaire. »

4. Pour tout ce développement, voir NAKAMURA Y., *Ôchô no fûzoku to bungaku*, Tôkyô, 1963.

5. Voir F. HÉRAIL, *Notes journalières de Fujiwara no Michinaga, ministre à la cour de Hei.An (995-1018)*, Genève/Paris, 1988, t. II, p. 263 et 265, n. 8. [N.D.T.]

6. MURASAKI SHIKIBU, *Journal*, trad. R. SIEFFERT, Paris, 1978, p. 15-16 (rééd. Lagrasse, 2014). Le *Livre de l'Histoire* : les *Mémoires Historiques* (*Shiji*) de SIMA QIAN (II^e s. av. J.-C.). [N.D.T.]

7. Ouvrage du VI^e s. av. J.-C. [N.D.T.]

8. Voir F. HÉRAIL *Notes journalières...*, vol. II, p. 267-268. [N.D.T.]

Si c'était une fille : « Il est ici une princesse qui aura joli visage, belle allure et qui deviendra épouse impériale ou impératrice. » Ainsi, les genres étaient-ils opposés dès la naissance⁹. Si l'idéal, pour les garçons, était qu'ils s'instruisent par eux-mêmes, s'initient aux charges héréditaires de leur famille et obtiennent à la cour des fonctions plus élevées, ce que l'on attendait pour les filles, c'est que, grâce à un joli visage, elles trouvent un mari bien placé qui favorise leur ascension sociale : dès le départ, les hommes étaient destinés à avoir une existence indépendante, assurée par leurs capacités personnelles, alors que les femmes étaient destinées à une existence dépendant d'autrui.

Cette structure asymétrique en matière de genre apparaît encore dans le rite réservé aux garçons appelé « la première leçon de lecture » (*fumi-hajime*). On lit dans le *Récit de la splendeur* (chap. 12) : « Cette année le prince héritier a atteint sa septième année. En cet an de Chôwa 3 a lieu la première leçon de lecture¹⁰. » Ce rite eut effectivement lieu pour le prince Atsunari le 28^e jour du 11^e mois de 1014, devant une assemblée de nombreux courtisans. Ôe no Takachika, docteur en lettres, lut le *Commentaire impérial du Livre de la Piété filiale*¹¹ ; puis Minamoto no Tameyoshi, en tant que répétiteur officiel, le lut rituellement une seconde fois, après quoi commença le banquet¹². Pareille cérémonie de première lecture avait également lieu dans la classe aristocratique quand l'enfant atteignait sa septième année ; commençait alors officiellement son apprentissage des ouvrages chinois. Ce rite marquant le début de l'apprentissage est particulier au Japon ; c'est, pour ainsi dire, la cérémonie d'entrée à l'école¹³. Mais ce rite n'avait pas lieu pour les filles, même princesses impériales. Cela est révélateur du principe selon lequel il n'était pas nécessaire pour les femmes d'acquérir une instruction centrée sur les textes chinois dans la mesure où elles étaient écartées de la sphère du politique. Certes, comme on le verra plus loin, elles pouvaient s'initier aux textes chinois, mais cela relevait du domaine privé.

Dans le *Roman du Genji*, le Genji n'accorde pas de privilèges héréditaires à son fils Yûgiri¹⁴, mais il le fait entrer à l'Office des Études supérieures (*Daigakuryô*) afin qu'il se consacre à l'acquisition des connaissances et possède ainsi le savoir-faire nécessaire à la vie dans le

9. FUKUTÔ S., *Heianchô josei no raifu-saikuru*, Tôkyô, 1998.

10. W. McCULLOUGH et H. CRAIG McCULLOUGH trad., *A Tale of Flowering Fortunes*, Stanford, 1980, vol. 2, p. 429.

11. Le *Yuzhu xiaojing* attribué à l'empereur Xuanzong (VII^e-VIII^e s.). [N.D.T.]

12. Voir à ce propos le *Shôyû ki* (*Notes journalières de Fujiwara no Sanetsuke*), Chôwa 3.11.28. (1014) : éd. TAKEI K., *Shôyûki*, Kyôto, 1968.

13. OGATA H., « Shûgaku hajime no shiteki kenkyû », *Nihon Gakushi-in kiyô*, 8-1, 1950, p. 25-83 ; HISAKI Y., *Nihon kodai gakkô no kenkyû*, Tôkyô, 1990 ; FUKUTÔ S., « Jidô to bungaku », dans *Iwanami kôza Nihon bungaku-shi*, vol. 2, Tôkyô, 1996, p. 295-313.

14. Comme le « rang obtenu par la protection d'un parent », dont il était question dans la note 2.

monde et la sagesse qui en découlent. En revanche, s'agissant de sa fille, la demoiselle d'Akashi, il recommande à sa mère adoptive, Murasaki, de l'élever de façon qu'elle garde sa sérénité en évitant de se plonger dans des études particulières et en évitant qu'on lui lise des romans d'amour. Apparaît donc à l'évidence, dans l'éducation des enfants de la noblesse, une structure discriminatoire à l'égard des filles¹⁵.

Contenu et situation réelle de l'instruction dispensée aux filles

Au temps de l'empereur Murakami (r. 946-967) vivait une princesse qu'on appelait l'épouse impériale du Palais de l'universel éclat ; elle était fille du ministre de gauche qui résidait au Petit Palais de la Première Avenue, et, pour sûr, vous en avez toutes entendu parler. Au temps où elle était encore une jeune princesse, son père, le ministre, lui disait en l'instruisant : « Étudiez d'abord l'écriture ; pensez ensuite qu'il vous faut, n'importe comment, arriver à jouer de la cithare à sept cordes mieux que personne ; enfin appliquez-vous à l'étude, de façon à avoir toujours présentes à la mémoire toutes les poésies que contiennent les vingt volumes du *Recueil ancien et moderne*. » L'empereur Murakami, à qui on avait raconté la chose, s'en souvenait ; un jour d'abstinence, il vint chez son épouse en cachant le *Recueil*.

Ces lignes sont tirées d'une œuvre extrêmement célèbre, le *Makura no sôshi* (*Notes de chevet*), œuvre due à une femme, Sei Shônagon¹⁶. La princesse dont il s'agit dans cet extrait, Hôshi, était fille du ministre Koichijô Morotada (920-969), et l'anecdote est mise dans la bouche de Fujiwara no Teishi, épouse de l'empereur Ichijô, qui la raconte à ce dernier ainsi qu'aux dames de sa suite. Juste avant ce passage, Teishi demande aux dames d'écrire un poème improvisé afin de mesurer leurs capacités, leur culture et leur esprit¹⁷. Sei Shônagon dit avoir composé un poème ingénieux, s'attirant ainsi les éloges de Teishi. Ce que, chez les femmes de l'aristocratie, y compris les dames en service au palais issues de la petite noblesse, on appelait « culture », c'était donc, en premier lieu, de savoir

15. SHIGA T., *Nihon joshi kyôiku-shi*, Tôkyô 1960 ; SHIBUKAWA H., « Heian kizoku no joshi kyôiku », dans *Kôza Nihon kyôiku shi*, vol. I : « Genshi, Kodai, Chûsei », Tôkyô, 1984, p. 121-145.

16. SEI SHÔNAGON, *Notes de chevet*, trad. A. BEAUJARD (très légèrement retouchée), Paris, 1985, p. 40 (§ 13, « Édifices »). L'empereur va interroger son épouse sur le *Kokin waka shû* ou *Recueil de poèmes anciens et modernes* et cette dernière répondra sans commettre la moindre erreur. La fameuse anthologie, compilée sur ordre impérial au début du X^e siècle, contient quelque onze cents poèmes. [N.D.T.]

17. Développement commençant par « Avant même que les dames... ». Par inadvertance, A. Beaujard donne à l'empereur, et non à l'impératrice Teishi, l'initiative de cet exercice (SEI SHÔNAGON, *Notes de chevet*, p. 38-39). [N.D.T.]

par cœur le *Recueil de poèmes anciens et modernes*. Sur cette base, on improvisait d'autres poèmes et on déployait sa capacité à communiquer.

On a vu que l'impératrice Hôshi « étudia d'abord l'écriture », c'est-à-dire la calligraphie. Pour les filles, il s'agissait principalement de tracer les signes phonétiques, en prenant pour modèles des poèmes comme le *Irohauta* ou *Naniwazu no uta*¹⁸. Ce dernier est par exemple cité, avec un autre, dans la « Préface en japonais » du *Recueil de poèmes anciens et modernes*¹⁹ : « Pour ainsi dire père et mère de notre poésie, ils ont été choisis pour les débutants comme premier modèle d'écriture²⁰ ». Sans doute les filles commençaient-elles leur apprentissage de la calligraphie avec ce poème, tout en l'apprenant par cœur, car la mémorisation du *Recueil de poèmes anciens et modernes* se situait dans le prolongement de la calligraphie. Les garçons apprenaient également à calligraphier. Fujiwara no Sanesuke envoya au fils de son frère aîné Takatô, alors dans sa neuvième année, ainsi qu'à celui de son parent Fujiwara no Kintô, les écrits calligraphiés d'Ono no Tôfû²¹. Mais pour les garçons, la calligraphie était d'abord celle de textes en caractère chinois, dits « écriture masculine », et c'est ensuite qu'ils s'exerçaient aux *kana*, dits « écriture féminine »²². Par contre, les filles pouvaient n'apprendre que cette dernière. Ainsi, la différence de traitement entre garçons et filles, représentée symboliquement lors des cérémonies de naissance, se traduisait par la suite concrètement au long des années de formation.

Le 30^e jour du 4^e mois de l'an Tenki 4 (1056) fut organisé un concours de poèmes sous le patronage de Fujiwara no Kanshi, épouse de l'empereur Go-Reizei. On lit dans le *Récit de la splendeur* (chap. 36) : « Madame la mère du second Conseiller surnuméraire Fujiwara no Tsunetô, âgée de plus de quatre-vingt-dix ans, écrivit [les poèmes] sans que

18. Le premier, poème d'inspiration bouddhique, dit : « Étant donné que l'éclat des fleurs, bien qu'il resplendisse, finalement se dissipe, en notre monde, qui serait éternel ? Franchissant aujourd'hui la profonde montagne des phénomènes, je ne veux plus contempler de rêves creux, je ne m'enivrerai pas non plus. » Ce poème contient tous les signes du syllabaire (*kana*), chacun n'apparaissant qu'une fois. Le second poème est traduit par G. Bonneau : « Cette fleur éclore / À Naniwazu / En sa retraite d'hiver, / Saluant en ce jour le premier printemps / Mieux que jamais cette fleur est la Fleur ! » Voir aussi son commentaire (*Le Monument poétique de Heian : le Kokinshû*, trad. G. BONNEAU, Paris, 1933, vol. 1, p. 34). [N.D.T.]

19. Ce premier recueil officiel de la poésie japonaise comporte deux préfaces, en japonais et en chinois. La première a été rédigée par Ki no Tsurayuki (vers 868-945), le poète représentatif de l'époque et également principal compilateur du recueil. [N.D.T.]

20. G. BONNEAU, Introduction au *Monument poétique de Heian : le Kokinshû*, p. 34. [N.D.T.]

21. FUKUTÔ S., « Jidô to bungaku »... ; UMEMURA K., « Heian kizoku no katei kyôiku », *Rekishi hyôron*, 517 (1993), p. 14-29. Ono no Tôfû (894-967) est l'un des « trois pinceaux » du Japon ancien. [N.D.T.]

22. Voir MURASAKI SHIKIBU, *Le Dit du Genji*, livre « La branche du prunier », trad. R. SIEFFERT, Paris, 1988, t. I, p. 605-606 (rééd. Lagrasse, 2011). [N.D.T.]

les caractères perdissent de leur netteté, bien que le papier fût imprégné de couleurs épaisses, chose merveilleuse²³ ! » Cette mère était la fille de l'un des célèbres « trois pinceaux », Fujiwara no Sukemasa. Bien qu'elle n'eût jamais servi au palais et eût vécu comme une simple épouse, elle fut donc sollicitée pour calligraphier les poèmes de l'équipe de droite dans un concours officiel, travail dont il est dit qu'elle s'acquitta magnifiquement.

Lors de ce concours, la première personne sollicitée pour cette tâche fut la fille de Yukinari, lui aussi l'un des « trois pinceaux ». Elle dut y renoncer pour une raison religieuse²⁴. L'on comprend que les filles de ces deux éminents calligraphes, toutes les deux femmes au foyer, étaient également renommées dans ce domaine auquel leurs pères les avaient formées. Quant aux fonctionnaires féminins du rang d'adjointe du service intérieur (*naishi no suke*), leur office demandait certainement qu'elles soient expertes en écriture. Il faut donc réévaluer l'activité des femmes dans ce domaine à l'époque de Heian²⁵. Cependant, si l'on a conservé des calligraphies de Yukinari et de Sukekata, celles de leurs filles sont perdues, ce qui montre le peu de cas que la postérité a fait des œuvres des femmes.

Mais les femmes n'apprenaient-elle donc pas l'« écriture authentique » (*mana*), c'est-à-dire les caractères chinois ? Bien sûr que si. On connaît le passage du *Journal* de Murasaki Shikibu où celle-ci raconte que, lorsque son père Fujiwara no Tametoki, un lettré appartenant à la petite noblesse, enseignait les *Mémoires historiques* à son jeune frère Nobunori, elle-même assistait aux leçons et montrait une telle capacité à les retenir, avant même le jeune garçon, que son père se désolait : « C'est malheureux tout de même ! Quel dommage qu'elle ne soit pas née garçon²⁶ ! »

On sait aussi que Kinshi (904-938), fille de l'empereur Daigo, fit compiler par Minamoto no Shitagô un dictionnaire qui est à la fois une encyclopédie et un dictionnaire de langue, le *Wamyô ruiju shô* (*Dictionnaire sino-japonais à classement méthodique*). Pour chaque mot/caractère chinois (classé thématiquement) est donné le mot japonais correspondant (noté en *Man.yô-gana*²⁷) ; les commentaires comportent de nombreuses citations de textes chinois. Il est évident que la princesse Kinshi, épouse de Fujiwara

23. *Eiga monogatari (Récit de la splendeur)*, t. 2, chap. 36, coll. *Nihon Koten Bungaku Taikei*, Tôkyô, vol. 76, 1965, p. 461 et 464 (la traduction en anglais étant inachevée, nous ne disposons que de l'édition en japonais).

24. La fille de Yukinari, épouse de Minamoto no Akimoto, alors entré en religion, était atteinte par une souillure et dut renoncer. Ensuite, on s'adressa à Kan no naishi no suke, mais elle tomba malade, et ce fut donc à la mère de Tsunetô que l'on eut recours (voir le *Fukuro no sôshi*). Celle qui fut louée pour sa belle écriture était en fait celle qui avait été choisie en dernier.

25. FUKUTÔ S., *Genji monogatari no jidai o ikita joseitachi*, Tôkyô, 2000.

26. MURASAKI SHIKIBU, *Journal...*, p. 72. [N.D.T.]

27. Caractères chinois, non simplifiés, pris non pas pour leur sens, mais pour leur phonétisme. [N.D.T.]

no Morosuke, utilisait cette compilation²⁸ : si les filles n'avaient pu lire les caractères chinois, Shitagô n'aurait pas entrepris de compiler ce dictionnaire qui fait date.

Dans son *Journal*, Murasaki Shikibu dit encore avoir enseigné à l'épouse impériale Shôshi les écrits de Bai Juyi, notamment le volume des « nouvelles ballades »²⁹. Pour être impératrice, il était indispensable de connaître les œuvres chinoises. Sei Shônagon lisait les textes d'auteurs chinois ou écrits en chinois. Dans les *Notes de chevet* sont cités des ouvrages du continent, comme le recueil de Bai Juyi, les *Mémoires historiques*, le *Livre des Odes*, les *Entretiens* de Confucius, ainsi que des œuvres écrites en chinois par des auteurs japonais, tels certains poèmes inclus dans le *Wakan rôishû* (*Recueil de poèmes à chanter en chinois et en japonais*), le *Honchô monzui* (*Essence des lettres de notre pays*), le *Kanke bunsô* (*Écrits de Sugawara [no Michizane]*), le *Kujôdono goyûikai* (*Recommandations de Monseigneur de la Neuvième Avenue*), etc.³⁰. Et le *Roman du Genji* contient davantage encore de citations chinoises. Certes, l'idée était bien implantée, à travers les rituels de la naissance symbolisant la discrimination des sexes, que « les écrits chinois étaient inutiles aux filles », mais, dans la réalité, celles-ci pouvaient les étudier sérieusement. Se dessine ici la figure de ces dames de la noblesse qui, tout en affectant d'ignorer l'écriture chinoise, avaient une connaissance approfondie des textes écrits dans cette langue.

Le prince Hachi-no-miya, frère du Genji par son père mais désormais déclassé, a deux filles à qui « il enseigne la cithare, le go, les “caractères incomplets”, jeux futiles qui lui permettaient cependant d'observer leurs dispositions³¹ ». Il met donc la cithare, dont je parlerai plus loin, sur le même plan que le go et le jeu des caractères incomplets. Le go est un exercice pour l'esprit, tandis que le jeu des caractères incomplets est un jeu que l'on pratique avec des cartes où figurent les clés des caractères ou leur élément phonétique, et qui consiste soit à les regrouper par paires pour former des caractères soit à apparier à une carte où figure un élément phonétique toutes les clés que l'on peut lui adjoindre. On voit également le Genji jouer avec la petite Murasaki (livre « Les mauves ») : les petites filles comme les femmes s'amusaient donc à ce jeu, moyen ludique d'apprendre les caractères chinois.

28. MASUDA S., « Sekkanke no shitei no kekkon », dans *Genji monogatari to kizoku shakai*, Tôkyô, 2002, p. 66-108.

29. MURASAKI SHIKIBU, *Journal*..., p. 72-73. Le grand poète chinois Bai ou Bo Juyi (en japonais Hakkyô, 772-846) est connu aussi sous le nom de Bo Letian (en japonais Haku Rakuten). Le volume *Xinyuefu* (en japonais *Shingafu*) contient des poèmes de critique sociale. [N.D.T.]

30. KISHIGAMI K., *Sei Shônagon*, Tôkyô, 1962.

31. MURASAKI SHIKIBU, *Le Dit du Genji*, livre « Les jouvencelles du pont », vol. II, p. 315. [N.D.T.]

On lit dans le *Récit de la splendeur* (chap. 3) que Kô no naishi, c'est-à-dire Takashina no Kishi, « toute femme qu'elle était, écrivait si bien les caractères chinois qu'elle fut promue *naishi* [fonctionnaire du Service intérieur] ». Devenue l'épouse de Fujiwara no Michitaka (953-995), fils aîné de Kaneie³², « elle manifesta une connaissance du chinois supérieure à qui que ce fût », et tous ses enfants, filles et garçons, furent des personnages éminents. Certes, l'auteur précise « toute femme qu'elle était » ; mais il souligne sa connaissance de l'écriture chinoise qui lui permit de devenir, en cette brillante « époque des régents » (milieu X^e-milieu XI^e siècle), l'épouse en titre d'un homme de la plus haute noblesse. Si, à l'époque des régents, les femmes étaient en principe tenues à distance des textes chinois, la connaissance qu'elles pouvaient en avoir était prisée. Cependant, dans l'*Ôkagami* (*Le Grand Miroir*)³³, ouvrage qui date de l'époque suivante, celle des empereurs retirés (fin XI^e-fin XII^e siècle), on lit à propos de cette même Kishi (chap. « Traditions relatives à Michitaka »), que ses talents d'authentique poète en chinois lui permettaient de proposer ses œuvres dans les réunions poétiques au palais, mais que les gens disaient : « Il est mauvais pour une femme d'être trop intelligente », et l'on explique ainsi sa déchéance dans ses dernières années. À cette époque, on juge donc négativement les femmes trop expertes, et peu à peu l'apprentissage des textes chinois fut exclu de l'éducation des filles.

Cependant, les femmes de l'époque antérieure, qui dans leur enfance avaient développé leur esprit critique à la lecture des textes chinois, les ont transcendés en une nouvelle culture grâce à leur faculté d'introspection et sont parvenues à créer de nouveaux genres littéraires grâce à l'écriture en *kana* qui leur permettait d'exprimer directement leurs réflexions et leur sensibilité. Exclues du monde officiel des hauts fonctionnaires, ces femmes ont produit des œuvres nouvelles, immortelles, dans le genre autobiographique avec le *Kagerô no nikki* (*Mémoires d'une Éphémère*), dans le genre de l'essai avec les *Notes de chevet*, dans le genre romanesque avec le *Roman du Genji*³⁴.

Comme nous l'avons vu, Fujiwara no Morotada fit apprendre à sa fille Hôshi, outre la calligraphie, à jouer de la cithare (*kin no koto*). Il s'agit de la cithare à sept cordes, dont l'usage devait bientôt disparaître. Le

32. Père de Michinaga. Sur ce dernier, voir ici même l'article de C. VON VERSCHUER, « Le ministre Fujiwara no Michinaga (966-1027) : politique matrimoniale, appareil et liens de clientèle à l'époque du *Roman du Genji* ».

33. *Ôkagami* (*Le Grand Miroir*), récit historique rédigé entre la fin du XI^e siècle et le début du XII^e siècle qui couvre la période de l'ascension jusqu'à son zénith de la branche nord de la famille Fujiwara : H. CRAIG McCULLOUGH, *Okagami, The Great Mirror : Fujiwara Michinaga (966-1027) and His Times. A study and Translation*, Princeton, 1980, p. 170-171. [N.D.T.]

34. KAWAZOE F., *Sei to bunka no Genji monogatari*, Tôkyô, 1998.

Genji, qui avait transmis cet art à son épouse la Princesse Troisième (*Onna san no miya*), lui dit : « Pour la cithare à sept cordes, tout spécialement, il ne se trouve plus personne qui veuille l'étudier, me dit-on. Au point qu'il n'est guère de gens qui aient atteint même le niveau qui est le vôtre³⁵. » L'apprentissage de la cithare à sept cordes aurait donc périclité à la fin du x^e siècle à la cour de l'empereur Ichijō. Auparavant, il était obligatoire chez les filles de l'aristocratie. On voit dans l'*Ochikubo monogatari* (le *Roman de la chambre basse*) que l'héroïne, qui a perdu sa mère et, recueillie dans la résidence de son père, y est persécutée par sa marâtre, sait fort bien jouer de la cithare à treize cordes (*sō no koto*) pour y avoir été initiée par sa mère lorsqu'elle était dans sa sixième ou septième année, et qu'elle l'enseigne donc au fils de sa marâtre. Mais elle est incapable de jouer de la cithare à sept cordes, personne ne lui donnant de leçons. On lit encore que « [la cithare à treize cordes] conviendrait admirablement au doigté délicat d'une femme qui saurait en jouer sans appuyer » ; que « de tout temps ce sont les femmes qui [la] maîtrisèrent »³⁶. C'est donc un instrument intimement lié à leur sexe.

Le Genji organise dans son palais de la Sixième Avenue un concert exécuté par les dames : Murasaki est à la cithare de Yamato (*wagon*), la dame d'Akashi au luth (*biwa*), la demoiselle d'Akashi à la cithare à treize cordes, et la Princesse Troisième à la cithare à sept cordes³⁷. Le luth est un instrument à quatre cordes, la cithare de Yamato un instrument à six cordes. Savoir jouer de ces instruments, dont chacun a ses particularités, était indispensable pour une femme de la noblesse. La princesse Kinshi, dont nous avons déjà parlé, avait reçu de son père, l'empereur Daigo, une cithare à treize cordes et hérité de partitions.

Le rôle de maîtresse de maison et l'éducation

Dans le *Shin sarugaku ki* (*Notes sur de nouveaux divertissements comiques*), ouvrage du milieu du XI^e siècle dû à Fujiwara no Akihira, sont présentées les trois épouses d'un homme appartenant à la moyenne noblesse³⁸. La première est une femme âgée, de vingt ans son aînée, que cet homme a épousée en entrant comme « gendre adopté » dans une famille d'aristocrates fortunés ; la deuxième, du même âge que lui, est particulièrement dévouée à son mari ; la troisième, de plus de vingt ans sa cadette, est une femme à la sexualité débordante, en service dans une grande maison. La deuxième épouse – l'épouse idéale – excelle en tout :

35. MURASAKI SHIKIBU, *Le Dit du Genji*, livre « Jeunes herbes II », t. II, p. 90. [N.D.T.]

36. *Ibid.*, livre « Akashi », t. I, p. 288. [N.D.T.]

37. *Ibid.*, livre « Jeunes herbes II », t. II, p. 91. Tout ce livre est à lire. [N.D.T.]

38. FUJIWARA NO AKIHIRA, *Notes sur de nouveaux divertissements comiques*, trad. F. HÉRAIL, Paris, 2014, p. 25. [N.D.T.]

confection des vêtements (couture, teinture, tissage), gestion des affaires et administration de la maison, direction des employés, etc.³⁹. On peut penser que ces capacités sont le fruit de l'éducation reçue dès l'enfance.

Apprendre à coudre des vêtements et à teindre des étoffes était essentiel dans l'éducation des filles. L'héroïne du *Roman de la chambre basse* n'apprend pas de sa marâtre à jouer de la cithare, mais celle-ci lui a enseigné la couture : « Comme elle savait coudre et montrait là beaucoup d'habileté, sa marâtre disait : “Fort bien ! Les gens qui ne sont pas dotés d'une jolie figure, il est bon qu'ils apprennent à se servir de leurs doigts !” et, sans lui laisser le moindre répit, elle lui faisait confectionner les vêtements de ses deux gendres, si bien que, pressée par sa tâche, la demoiselle passait des nuits sans dormir. »

Dans le développement sur les « choses contrariantes » des *Notes de chevet*, il est dit : « On coud quelque chose à la hâte, on croit avoir fini ; mais quand on tire le fil de l'aiguille, on s'aperçoit qu'on n'avait pas noué, en commençant, le bout du fil. C'est aussi bien contrariant quand on a cousu un morceau en le mettant à l'envers⁴⁰. » Ces lignes, qui proposent un exemple des choses qui causent du dépit, prouvent que l'auteur cousait.

Non seulement les filles de la moyenne ou petite noblesse, qui avaient la possibilité d'entrer en service en tant que dames d'honneur, mais aussi celles de la famille impériale ou de la haute noblesse apprenaient bien sûr dès l'enfance à coudre et à teindre les vêtements. On disait jadis que l'auteur des *Mémoires d'une Éphémère*, qui note souvent que son époux, Fujiwara no Kaneie, lui demande de lui confectionner les vêtements requis pour les cérémonies officielles⁴¹, n'était pas l'épouse en titre, mais avait le statut de dame à son service, de concubine. On insiste toutefois davantage aujourd'hui sur l'importance de ces savoir-faire pour les maîtresses de maison⁴². En effet, dans un épisode des *Mémoires*, comme Kaneie demande à la narratrice de lui confectionner des vêtements, la mère de cette dernière et les dames de son entourage tiennent des propos méprisants sur la nouvelle épouse et prennent cette demande comme une preuve de son incapacité en matière de couture et de teinture⁴³. On lit dans le *Roman du Genji* que la dame Murasaki envoie à son époux, le Genji, qui est exilé à Suma, des vêtements de nuit qu'elle a elle-même teints et cousus, et il s'en montre

39. FUKUTÔ S., *Heian-chô no haha to ko*, Tôkyô, 1991.

40. SEI SHÔNAGON, *Notes de chevet*, § 46 « Choses contrariantes », p. 134. [N.D.T.]

41. *Mémoires d'une Éphémère (954-974) par la mère de Fujiwara no Michitsuna*, trad. J. PIGEOT, Paris, 2006, p. 25, 89, 104, 136, 148, 161, 166, 167. Ces mémoires couvrent les années 954-974. Sur l'éducation reçue par l'auteur et prodiguée par elle à sa fille adoptive, voir le Commentaire de la traduction, p. 198-205. [N.D.T.]

42. IWASA M., *Kyûtei ni ikiru : tennô to nyôbô to*, Tôkyô, 1997.

43. *Mémoires d'une Éphémère...*, p. 25.

satisfait : « les couleurs, la coupe en étaient d'un goût parfait⁴⁴ ». Il admire aussi l'habileté en matière de teinture de la dame du « séjour où fleurs au vent se dispersent », sœur d'une épouse impériale, aussi remarquable que celle de dame Murasaki. Capacité et habileté à coudre et à teindre étaient ainsi indispensables, même pour les femmes de la couche supérieure de l'aristocratie.

On voit donc que les filles de la noblesse, qui n'avaient pas accès à des écoles officielles, apprenaient cependant beaucoup de choses. Qui les leur enseignait ?

Les professeurs des filles

Une fois qu'il a amené chez lui la petite Murasaki âgée d'une dizaine d'années, le Genji prend lui-même le pinceau pour lui fournir des modèles d'écriture et la fillette, comme font les enfants, trace des traits bien épais. Le Genji estime que, « si elle s'exerçait à copier des modèles dans le goût du jour, elle deviendrait très habile » (livre « Jeune grémil »). On voit donc ici un père tenir lui-même la main d'un enfant pour lui enseigner comment écrire. De même, lorsque sa fille, la demoiselle d'Akashi, entre au palais, il choisit des modèles d'écriture dus à des calligraphes tenus pour de grands maîtres ainsi que des recueils de poèmes anciens (*Man'yôshû*, *Recueil de poèmes anciens et modernes*, etc.). Nous avons vu précédemment que Murasaki Shikibu elle-même avait reçu de son père, aux côtés de son frère, une initiation à la lecture des textes chinois et on peut supposer qu'il en alla de même pour les textes en *kana*.

S'agissant de la musique, nous avons rappelé que la princesse Hôshi avait reçu de l'empereur Murakami une initiation à la cithare à treize cordes. Nous avons aussi vu que, dans le *Roman du Genji*, la dame Murasaki et la Princesse Troisième étaient initiées par leur époux le Genji au jeu de diverses sortes de cithare (livre « Jeune grémil »).

Dans le roman *Utsuho monogatari* (le *Roman de l'arbre creux*)⁴⁵, Fujiwara no Toshikage, voyant que sa fille, alors dans sa quatrième année, « est douée d'une sensibilité aiguë et d'esprit », lui fait don d'une cithare magique et, se démettant de ses fonctions, lui en transmet l'art secret. Qu'un père se fasse ainsi instructeur est attesté dans d'assez nombreux documents et, dans les romans tels ceux que nous venons de mentionner, on trouve souvent des scènes de ce genre. Cependant, dans les notes journalières

44. MURASAKI SHIKIBU, *Le Dit du Genji*, livre « Suma », t. I, p. 263. [N.D.T.]

45. *Utsuho monogatari* (*Roman de l'arbre creux*), rédigé vraisemblablement durant la seconde moitié du X^e siècle. On considère que l'auteur du *Roman du Genji* a puisé son inspiration dans ce roman fleuve en vingt volumes qui mêlent le merveilleux et des descriptions réalistes ; *Utsuho monogatari*, t. 1, coll. *Shinpen Nihon bungaku Zenshû*, vol. 14, Tôkyô, 1999, p. 44-47.

laissées par les hommes de l'aristocratie, on ne voit pas signalé que ceux-ci aient éduqué leur fille.

Quelques documents montrent que les mères pouvaient assurer l'éducation de leur fille ou de leur fils. Dans le *Roman de la Chambre basse* dont il a été question plus haut, il est dit que la « demoiselle de la chambre basse », lorsqu'elle était dans sa sixième ou sa septième année, avait appris de sa mère l'art de la cithare. L'auteur des *Mémoires d'une Éphémère* recueille et adopte une fille née de son époux Kaneie que celui-ci a abandonnée. Elle note : « À la petite, je montre à écrire, à composer des poèmes et je me flatte que chez moi elle ne manque de rien. » À une fillette dont on n'a pas encore célébré l'entrée dans l'âge adulte (*mogi*), on donne donc des leçons d'écriture et de poésie. On a vu que, d'après le *Grand Miroir*, Takashina no Kishi, mère de l'épouse impériale d'Ichijō-tennō, Fujiwara no Teishi, possédait une solide connaissance des textes du continent et excellait tant dans la prose que dans la poésie chinoises. Dans le très célèbre épisode des *Notes de chevet*, lorsque l'impératrice Teishi demande à Sei Shōnagon : « Comment est donc la neige sur le pic de Kōro⁴⁶ ? », celle-ci roule le store bien haut. Il semble donc que l'impératrice et Sei Shōnagon, ainsi que les dames réunies avec elles, connaissent parfaitement le recueil du poète chinois Bai Juyi. On lit encore dans les *Notes de chevet* que l'empereur Ichijō et son épouse Teishi bénéficièrent des conférences du frère aîné de cette dernière, Fujiwara no Korechika, et l'on suppose qu'elle aussi avait reçu les leçons de leur mère, Takashina no Kishi⁴⁷. Comme on l'a vu plus haut, on peut penser que, chez les épouses du milieu aristocratique, l'habileté à teindre les étoffes, à couper des vêtements et à concevoir des costumes (activités qui faisaient partie de l'éducation obligatoire au même titre que la poésie), la calligraphie et la musique leur étaient non seulement inculquées par des dames chargées de l'instruction domestique, mais aussi par leur mère.

La majorité des romans de l'époque de Heian sont des histoires fantastiques, des histoires d'amour, des histoires de marâtre. Dans ce dernier type d'histoires, l'héroïne perd sa mère vers sa septième année, est persécutée par sa marâtre vers sa treizième ou sa quatorzième année⁴⁸, et se voit ensuite sollicitée par de nombreux prétendants. Le *Roman de la chambre basse*, œuvre représentative de ce genre conservée jusqu'à nous, correspond *grosso modo* à ce schéma. Que les héroïnes perdent leur mère entre leur quatrième

46. Voir le développement sur les « Choses magnifiques – La neige sur le pic de Kōro » (SEI SHŌNAGON, *Notes de chevet*, § 150, p. 293). Interrogée par l'impératrice à propos de la neige sur ce mont, Sei, sachant qu'il est dit dans un fameux poème chinois qu'on l'admire en levant le store, va silencieusement soulever celui de la pièce où elle se trouve. [N.D.T.]

47. Voir H. SHIBUKAWA, « Heian kizoku no joshi kyōiku »...

48. Sur les histoires de marâtres, voir S. MAUCLAIRE, *Du conte au roman : un « Cendrillon » japonais du X^e siècle. L'Ochikubo monogatari*, Paris, 1984. [N.D.T.]

et leur septième année signifie un changement dans leur statut social, et les persécutions de la marâtre représentent de cruelles épreuves initiatiques à l'entrée dans l'âge adulte ; après cette étape préalable, apparaissent les demandes en mariage : telle est l'interprétation proposée pour ces récits⁴⁹. Ils étaient lus aux fillettes par leur mère, leur nourrice ou une dame de compagnie, qui se chargeaient ainsi d'un volet de leur éducation. Il était donc indispensable de recruter pour les fonctions de nourrice ou de dame de compagnie des personnes elles-mêmes cultivées⁵⁰. Par ailleurs, la forme de mariage alors pratiquée était celle du « gendre adopté » ; si la fillette perdait sa mère, elle était élevée par ses grands-parents ou par un parent du côté maternel ; aussi les cas de persécution par une marâtre étaient-ils rares. Ces lectures étaient donc à l'évidence un rite de passage destiné à amener les filles, à l'âge de la puberté, à s'éveiller, fût-ce inconsciemment, à leur rôle de personne à part entière au sein de la société⁵¹. C'est ainsi qu'à l'époque de Heian est née cette littérature classique dont nous pouvons nous enorgueillir, grâce à une tradition culturelle (qui comprend aussi les œuvres chinoises) transmise de génération en génération aux femmes par les femmes.

On compte encore peu d'études sur l'éducation des filles à l'époque de Heian. La raison en est la rareté des documents qui se limitent aux romans et aux essais principalement dus aux femmes elles-mêmes. Les nombreuses notes journalières tenues par les hommes et rédigées en chinois, comme le *Midô kanpakuki* (*Notes journalières de Fujiwara no Michinaga*), document inscrit au registre de la Mémoire du Monde (UNESCO), mentionnent souvent, pour l'éducation des garçons, les modèles d'écriture qu'on leur donne à copier ainsi que les cérémonies auxquelles ils participent, mais elles ne contiennent presque aucune information relative à l'éducation des filles. C'est pourquoi cette étude se réfère principalement à des œuvres littéraires. L'examen de ces rares documents, auquel j'ai procédé dans une perspective comparative, fait ressortir une évidente discrimination à l'œuvre dans les familles impériale et aristocratiques. S'agissant des garçons, on attend dès leur naissance que, par l'apprentissage de la culture chinoise et le service au palais, ils effectuent leur ascension sociale et « réussissent », alors que, s'agissant des filles, on table sur leur physionomie ou leur caractère pour qu'elles plaisent à un homme et deviennent de bonnes épouses : autrement dit, leur ascension dépendra d'un autre. Mais, jusqu'au milieu du XI^e siècle, à l'époque des régents, bien qu'elles fussent en théorie tenues à l'écart de

49. SEKI K., « Kon.intan to shite no Sumiyoshi monogatari », *Kokugo to kokubungaku*, 39-10 (octobre 1962), p. 79-95.

50. YOSHIKAI N., *Heian-chô no ubatachi*, Sekai shisôsha, 1995.

51. Voir FUKUTÔ S., « Jidô to bungaku »...

la culture chinoise, les femmes pouvaient en réalité avoir accès aux textes du continent. Aussi ont-elles pu créer une littérature classique féminine, fait dont il est peu d'exemples dans le monde. Au XII^e siècle cependant, sous le régime des empereurs retirés, elles furent écartées de la culture chinoise durant leur éducation et ne reprirent donc pas le flambeau de cette littérature classique qu'elles avaient fait briller à l'époque des régentes. On ne peut que souligner à nouveau l'importance de l'éducation donnée dès la petite enfance.

Texte traduit du japonais par Jacqueline Pigeot

Fukutô Sanae – Université Saitama Gakuen (Saitama)

L'éducation des filles dans la société aristocratique de l'époque de Heian

Cet article cherche à établir en quoi consistait réellement l'éducation dispensée aux filles de la noblesse du X^e au XI^e siècle, à l'aide de documents historiques et de textes littéraires de cette époque. On constate des différences de traitement entre les garçons et les filles dès leur naissance : si les premiers ont accès, dans un cadre officiel ou public, à l'apprentissage des textes en chinois, dont la maîtrise est nécessaire pour exercer des fonctions administratives ou politiques, les secondes en sont exclues, du moins officiellement, et sont éduquées dans la sphère familiale. À côté des apprentissages comme celui de la couture, nécessaires pour la vie domestique et dont la maîtrise est fortement appréciée, elles bénéficient dans le domaine de la culture d'une initiation à la poésie japonaise, à la musique et à la calligraphie. Mais, malgré le discours officiel, les femmes de cette époque apprennent aussi les lettres chinoises. Cette double culture sino-japonaise permet un épanouissement de la littérature féminine sans précédent, ce qui ne sera plus le cas vers la fin de l'époque de Heian, où ce discours officiel excluant les femmes de la maîtrise des lettres chinoises devient réalité.

Éducation des filles – éducation des garçons – époque de Heian – genre – Japon – matières enseignées

The Girls' Education in the Aristocratic Society of the Heian Period

This article seeks to restore the reality of the education given to the girls of the nobility from the tenth to the eleventh century by means of historical documents and literary texts of the time. There are differences in treatment between boys and girls from birth : if the former benefit, in an official or public setting, from the learning of Chinese texts, the mastery of which is necessary for administrative or political functions, the second are excluded, at least officially, and are educated in the family sphere. Along with learning, such as sewing, which is necessary for life and whose mastery is highly appreciated, as far as their culture was concerned they enjoyed an education in Japanese poetry, music and calligraphy. But, in spite of the official discourse, the women of that period also learned the Chinese letters. This double Sino-Japanese culture allows a feminine literature to flourish, which will no longer be the case at the end of the Heian period, when this official discourse (excluding women from the mastery of Chinese literature) becomes reality.

Boys' Education – Gender – Girls' Education – Heian Period – Japan – Subjects of teaching